

TEMPERATURE

Du 6 septembre 1900.

Climat de La Nouvelle-Orléans	
Fahrenheit	Centigrade
du matin... 82	28
Midi..... 90	32
P. M..... 88	31
S. P. M..... 86	30

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 6 septembre. — Indications pour la Louisiane — Temps en partie couvert, averses et plus frais dans les parties est et sud vendredi; samedi beau; vents du nord.

LE PASSE,

LE PRESENT ET L'AVENIR

— DE —

Notre Industrie Sucrière.

Il s'est produit, depuis un demi-siècle, surtout depuis vingt-cinq ans, un étonnant changement dans le régime alimentaire des deux mondes. La consommation du sucre et de ses dérivés a plus que doublé. On a constaté dans la Grande-Bretagne, où la consommation était, cette année, de plus de 85 livres par tête, et aux Etats-Unis, où elle a été de plus de 62 livres par tête.

Cette augmentation s'est manifestée partout ailleurs d'une façon moins étonnante, mais toujours proportionnellement à l'activité industrielle des populations chez lesquelles on l'a constatée.

Quelle influence peut exercer ce changement de régime sur la santé publique, sur le tempérament des populations? Grave question que la science médicale peut seule résoudre; mais il est impossible de n'être pas frappé de la marche ascensionnelle qui se produit à la fois dans le développement des industries diverses et dans la consommation sucrière.

Cette augmentation est telle, que le sucre, jadis, un objet de luxe presque pricier sur les tables des classes laborieuses, est devenu, pour toutes, un article de première nécessité, comme le pain. Quelles doivent être les conséquences de cette heureuse révolution, au point de vue de l'hygiène? Encore une fois nous laissons à d'autres le soin de résoudre ce problème; mais, au point de vue économique, les résultats sont incalculables.

Qu'on se rappelle, s'il est possible, dans quelles conditions se trouvait notre industrie sucrière à l'époque de la guerre confédérée, alors que l'on était encore aux procédés primitifs. Il y avait alors autrui, sinon plus, de sucreries que de plantations. Chaque fabricant de sucre à sa façon, chacun avait son matériel, un matériel considérable, dont l'achat et l'entretien coûtaient fort cher, et dont le rapport se trouvait toujours la dépense.

En fait, on faisait beaucoup plus de mélasse que de sucre et l'on n'atteignait pas le véritable but poursuivi.

Evidemment on était sur une fautive voie.

Faut-il le dire? C'est l'industrie de la betterave qui a sauvé celle de la canne, qu'elle était destinée à anéantir, née juste à temps pour pouvoir mettre à profit les étonnantes découvertes faites par la chimie appliquée aux industries agricole et manufacturière.

Elle a fait en quelques années,

des progrès tels au triple point de vue de la qualité, de la quantité et du bon marché du rendement, que celle de la canne s'est vue menacée de disparaître. Heureusement les procédés employés par la nouvelle venue ne sont, avec quelques modifications, trouvés applicables à l'ancien, qui force de la supériorité de sa matière première, a commencé avec sa nouvelle rivale une lutte désespérée dans laquelle, après plusieurs défaites, elle a fini, sinon par l'emporter complètement, au moins par sembler sur le pied d'égalité. Nos planteurs ont apporté la révolution tout à la fois dans les procédés de culture et dans les procédés de fabrication.

Tout est moderne chez eux; tout s'y opère scientifiquement. Plus de ces petites sucreries que nous comptons par centaines, par milliers. Plus rien que des usines centrales où chaque planteur des environs vient jeter son contingent de cannes. Une seule usine, un seul matériel fait la besogne de trois, quatre, cinq, dix plantations différentes.

Il en résulte une économie énorme dans la production du sucre — économie que vient encore stimuler la concurrence entre les produits de l'Europe et ceux des Etats-Unis, de l'Amérique Centrale et des Antilles.

De là, la prodigieuse augmentation que nous avons à constater dans la consommation, laquelle a plus que doublé depuis une vingtaine d'années, et dépasse aujourd'hui la production qui ne répond plus aux besoins des populations.

Quant les procédés nouveaux et les machines nouvelles ont été introduits dans l'industrie, tout le monde voyait la ruine des classes laborieuses. C'était une erreur. Ces classes sont plus occupées que jamais et l'on pourrait assez justement dire que ce sont les bras qui manquent au travail, à l'heure qu'il est.

Autre cri de détresse jeté aux quatre coins de l'horizon, quand il s'est agi de l'annexion des Philippines, de Porto Rico, des Haïti. Nouvelle erreur. L'accroissement dans la consommation est tel, que tous les produits se placent rapidement et à d'excellentes conditions, et qu'il nous faut faire de nouveaux efforts pour répondre d'une façon satisfaisante à la demande.

En somme, après la longue période de luttes et de crises qu'elle vient de traverser, voici la situation de notre industrie sucrière: Elle est non seulement saine et sauve, mais d'une solidité à toute épreuve, et, puisant une vie nouvelle dans ce qui devait être pour elle un principe de mort, elle voit, grâce à une augmentation prodigieuse et inattendue dans la consommation, s'ouvrir sous ses yeux, une perspective à laquelle rien, dans le passé, ne lui permettait d'aspérer.

Arrivée du transport McClellan. Presse Associée.

New York, 6 septembre. — Le transport McClellan, qui est arrivé hier soir de Porto Rico, a rapporté 179,000 pesos en argent de Porto Rico, qui seront envoyés à l'hôtel de la monnaie à Philadelphie pour être fondus.

Une estimation conservatrice place le montant d'argent non retiré de Porto Rico et toujours en circulation dans l'île à environ \$500,000. Cette vieille monnaie reparaît constamment par les différentes agences de banques et on a toute raison de croire que d'ici à six semaines on deux mois au plus il n'en restera plus en circulation dans l'île.

L'eau d'Abita contamine ou ne a un bon appétit. Pour les estomacs faibles, elle est ce qu'il y a de mieux.

Dura lex, sed lex!

Une des questions les plus agitées dans le moment à la Nouvelle-Orléans, est celle de la loi du dimanche; et comme toute loi, celle-ci a ses partisans et ses adversaires.

A part les puritains, qui voudraient, si la chose était possible, bannir même le rire de parmi nous pour observer plus rigide-ment encore le jour du Sabbat, à part ces austères, ces esprits étroits, disons-nous, la grande majorité de notre population considère la loi du dimanche, en tant qu'elle concerne les débits de liqueurs, une absurdité, absurdité d'autant plus grande que la loi n'est mise en vigueur que périodiquement.

Maintes tentatives ont été faites pour abroger cette loi dérisoire; mais toujours les législateurs de la campagne y ont mis obstacle. Peut-être un jour ces législateurs comprendront-ils qu'une loi est excellente dans certaines localités et objectable dans d'autres.

Ici même nous avons, dans bien des articles, fait ressortir la nécessité d'une loi semblable dans les campagnes; mais nous avons aussi protesté contre cette loi à la Nouvelle-Orléans où les débiteurs de liqueurs, les consommateurs et la police s'entendent comme larrons en foire pour la traiter en lettre morte.

Depuis plusieurs dimanches, la loi est observée ici avec assez de rigueur; c'est que le maire, tout en condamnant la loi, la veut faire respecter comme toutes les autres, bonnes ou mauvaises.

Il n'est pas de moyen plus efficace pour faire abroger une loi que de la mettre en vigueur; et puis, le gouverneur et le maire ont-ils le droit de se constituer juges en la matière?

Ils ont pris un serment d'office par lequel ils se sont engagés à faire respecter les lois, et s'ils tentaient de faire une distinction entre ce qu'ils considèrent les bonnes et les mauvaises lois, ils manqueraient à leur mandat, trahiraient leur serment.

La loi est mauvaise pour la Nouvelle-Orléans, l'expérience nous l'a surabondamment démontré; mais tant qu'elle ne sera pas révoquée, il importe de la respecter. *Dura lex, sed lex!*

A peine remis de ses fatigues africaines, le lieutenant-colonel Marchand est reparti, le 2 septembre, pour la Chine.

La France, abaissée, depuis sa défaite, par la misère, le lucre et l'indignité des parlementaires, s'est maintenue néanmoins aux yeux du monde grâce au merveilleux effort de ses artistes et de ses savants; et, dans le domaine de l'action, la marche épique menée par une poignée de braves de l'Atlantique à la mer Rouge a été saluée, par la nation consciente, comme l'aube d'un avenir meilleur, le premier rayon sur les flots.

La France ne s'y est pas trompée. Elle a reconnu tout de suite, dans le colonel Marchand, dont elle ignorait alors le mâle visage, celui que l'Heure appelle et crée, que les difficultés n'ébranlent pas, et dont la route est bordée de lauriers.

C'est le constant privilège de notre pays. Suivez le cours de son

histoire: quand son esprit profond est oppressé, quand ses forces ardentes sont combattues par la mauvaise fortune ou des chefs indignes de lui, cette oppression et ce combat font surgir, alors que l'on commençait à désespérer, celui qui ramène la confiance et réchauffe les cœurs par l'exemple.

J'admire et j'aime le colonel Marchand pour les raisons que je vais dire. Sa modestie ne pardonne pas un flateur. Je n'ai rien à attendre de lui que sa tendresse, son réconfort et ce qu'il ajoute à la Patrie. Mais puisqu'il s'en va pour longtemps, on peut lui offrir de la rive ce qu'on ne lui eût jamais dit en face.

Auguste Brachet, philologue de génie intellectuel s'il en fut, et néanmoins fougueux patriote, avait coutume de dire: «Le philosophe est respectable, mais le soldat est le plus respectable; car tandis que les deux premiers jettent des idées et des paroles, le troisième met sa peau, comme enjeu, sur le tapis». Sans le soldat d'ailleurs et sans le drapeau qu'il représente et qu'il défend, la patrie n'étant plus coëssive n'aurait plus ni tradition ni langage, par suite ni professeur ni poète. La victoire du champ de bataille se propage rapidement à toute la sensibilité d'un pays. Les arts sont solidaires des armes. Les trompettes des armées de Napoléon précédèrent celles du romantisme.

Il semble bien que, sous Louis XIV, notre Soleil ait éclairé l'Europe.

Pour la France notamment, l'aube et l'aurore paraissent des conditions de vie. Ce qu'il y a pour ce pays-ci de plus mauvais, c'est la stagnation. Anxiosité qu'il stagne, il croupit. Nous sommes excellents dans l'enthousiasme et détestables dans la dépression. C'est ce que traduit le proverbe: (Jeter la manche après la cognée.) Notre trait dominant, la hardiesse, a son envers, la précipitation. Nous ne voyons jamais, en toute chose, que le but et la réussite.

Aussi devons nous savoir gré à nos héros de n'être pas seulement intrépides, mais d'être encore des températeurs, des esprits avisés et prudents quand l'impression se servirait à rien, de ne nourrir silencieusement de leur colère quand cette colère manifestée entraînerait leur pays avec eux dans de trop périlleuses aventures.

C'est ainsi qu'à Fachoda, le 11 décembre 1898, le commandant Marchand fit à sa patrie le plus grand, le plus tragique de tous les sacrifices, quand il donna l'ordre de descendre le pavillon français qui flottait, après tant d'efforts glorieux et de souffrances admirablement supportées, sur ce petit coin de terre africaine.

Il est certain qu'à ce moment si grave, il fit abnégation de lui-même, il oublia toute ambition propre et connut l'amertume des peines sans salaire.

Et quelle dignité, quelle sagesse, quelle finesse dans toute la conduite de cette étonnante aventure! Comme il éluda tous les pièges! Comme il sut monter un sirdak Kitchener et à sa belle escorte de ce que veut un Français calme, sûr de son droit, conscient de cette force irrésistible, qui est de ne pas craindre la mort.

Ce que cette attitude dut lui coûter, lui seul pourrait nous le dire. Mais il se sait sur ses souvenances, car il est la modestie même, l'ami de l'ombre et de l'effacement.

Ce que cette attitude dut lui coûter, nous pouvons le conjecturer par ce visage intrépide et loyal, par ces yeux noirs brulant d'énergie sous ce front volontaire, par chacun de ces traits qu'ont creusés, modelés, ennoblis la netteté fibre et la vaillance.

Et parfois une enfantine gaieté, un sourire délicat et nuancé viennent adoucir ce regard de commandement qui prend souvent aussi dans sa métamorphose les profondeurs et les fraîcheurs du rêve. Yeux qui ne s'arrêtent pas aux obstacles, mais calculent l'art de les franchir, qui sont prêts aux lointains horizons, aux lentes étapes, et prompts à la décision soudaine. Leurs retents joignent la fougue du Midi à la méditation du Nord. Ils charment et retiennent après avoir charmé.

J'ai parlé de Nord et de Midi. Les types représentatifs de notre race doivent subir cette double influence, participer des deux courants. Ils en est des héros comme des poètes. Il ne vaient que dans le frisson. Et le sublime frisson héroïque, qui déchaîne l'épopée, comme le sublime frisson lyrique, nécessite, dans les hautes régions de l'âme, le court passage du froid au chaud, ce qui contracte et ce qui exalte, l'alternative mystérieuse de l'imagination et de la volonté.

Nous avons maintes fois causé, le colonel Marchand et moi, de ces images directrices du vouloir qui caractérisent l'homme d'action. Le résultat à atteindre, dès que son esprit l'a forgé, prend, pour tout son être, une valeur attractive. C'est un mirage qui tend sur son désir. N'est-ce pas ce qu'on appelle l'étoile?

Le frisson qui mène à l'étoile... Il circule dans le sang chrétien. Il est renforcé par la race. Marchand est originaire de l'Ain. Il est de la province lyonnaise, entre l'Ebre et le Jura, et c'est aux anciennes provinces qu'il faut se reporter dans l'étude et l'appréciation des caractéristiques nationales. La division par départements n'est, en effet, qu'un jeu de patience. Elle ne correspond à rien de réel. Lyon, c'est la ville aux deux collines. Fourvières et la Croix-Rouge, la ville des mystiques et des «canuts», qui trouve son symbole parfait dans la *Maklarié*, confiant de la Saône et du Rhône.

Il y a, dans l'esprit de la région lyonnaise, un singulier alliage d'action et de rêverie, de mysticisme et de sens pratique qui doit donner lieu, chez les privilégiés, à un résultat merveilleux, à un des équilibres que cherchent les balances du destin quand il s'agit de peser un homme. Le colonel Marchand est, à n'en pas douter, de ces privilégiés.

Ce soldat aime les idées générales. Cet homme d'énergie est un homme de pensée. Il supporte aisément la contradiction, et quand il se trompe, ce qui est rare, car il ne s'aventure que muni, reconnaissant son erreur avec une bonne grâce parfaite. J'ai fréquenté, l'on peut me croire, pas mal de littérateurs, de savants et d'artistes. Je n'ai chez aucun trouvé langage plus entraînant et plus sobre à la fois, don plus constant de la formule heureuse et de la définition juste que chez le héros de Fachoda. Un exemple entre mille: Comme l'on parlait devant lui de ses exploits et de ses dangers, il dit vivement: «Les meilleurs des Français, en campagne, c'est encore l'état d'activité, parce qu'alors on élimine les poisons». Et chacune de ses paroles est un trait de nature, comme il arrive chez les êtres complets.

Par exemple, il est entêté, et quand il a pris une résolution et

qu'on essaye de le dissuader, il s'enveloppe dans un silence glacial, terrible, infranchissable. Après tant de surmenage et d'anxiétés, il était souffrant. Les derniers temps, il s'obstinait, malgré les conseils et les objections de ses amis, à ce travail acharné des comptes de sa mission, qu'il poursuivait matin et soir dans son petit bureau duquel Voltaire: «Mon colonel, vous allez tomber malade. Vous serez très ennuyé, parce qu'il vous faudra bien alors vous arrêter. Nous serons désempés, et cela ne servira à rien du tout.»

«Mon ami, je vous en prie... c'est le devoir.» On ne le sortait pas de là. Et l'on sentait qu'en insistant on se serait fait prendre en grippe.

Ah! ils doivent se rassurer, ceux qui redoutent qu'un coup de sabre bien appliqué ne vienne un jour casser l'assiette au beurre. Ils doivent se rassurer, les fausses scrutins, les fausses masses tribunes, les socialistes gastronomes, les indices tendus, les marchands de phrases et ceux qui combattent dans un bureau. Ils doivent se rassurer, ceux qui ont peur et envie de toute gloire, et rage impuissante devant toute fanfare, et terreur folle de la bravoure. Celui qui va partir en Chine ne les dérangera pas dans leurs sinécures, dans leurs concubines et dans leur rapta. Il ne se soucie point de politique. Il n'a que l'amour de la patrie et l'enthousiasme pour la servir. Il porte en lui, avec piété, cette flamme pure et haute de sacrifices qui consume parfois ceux qu'elle éclaire.

Le feld-marchal de Waldsee, qui doit être amateur de courage, aura près de lui un fameux Français. Il rencontrera même en Chine ce que nous pouvons offrir de mieux. Il pourra dire au retour à son Empereur qu'il a vu un héros sans joieance, sans vain appareil, sans forfanterie, qui sait parler, au bon moment, le langage venu des ancêtres, alors que la France marchait devant, portant l'épée et la lumière.

Et ce sera, là-bas, pour nos soldats une joie vive et consolante que de servir sous un chef pareil, aussi simple et bon qu'il est grand, qui a la passion de son métier et le goût de mettre en valeur les qualités de ceux qui l'entourent. Ils peuvent être tranquilles, avec lui aucun effort ne sera perdu, aucune action d'égrot ne restera sans récompense.

Comme j'achève ces lignes, je reçois un mot de Pierre Loti, lequel m'écrit du *Redoutable*: «J'étais bien loin de m'attendre à repartir pour la Chine... Mais si vous saviez quelle griserie pour moi cette reprise subite de vie militaire et combien je me sens apaisé et rajeuni sur ce grand vaisseau! C'est la santé que j'aurai en me dédignant pas le risque et le contact des émotions fortes. S'il rencontre le colonel Marchand, il fera de lui un beau portrait, plus complet certes que ma grisaille»

On rencontre sur les routes de France, où rôdent les accessoires de vieux contes, une machine roulante que la tradition et un long usage rendent vénérable. C'est la voiture du repasseur. La pierre meulière à beaucoup servi. L'eau qui la baigne est dans un sabot. Le volant est toujours une trouvaille immédiate, le jeu du besoin et de la rencontre. Les pédales sont deux vieilles semelles. Quelquefois un cadre de bois porte un morceau de toile grossière. Le vent alors aide à la marche. C'est avec cela que le brave homme rend aux lames ébréchées leur clair et leur chantant...

On rencontre sur les routes de France, où rôdent les accessoires de vieux contes, une machine roulante que la tradition et un long usage rendent vénérable. C'est la voiture du repasseur. La pierre meulière à beaucoup servi. L'eau qui la baigne est dans un sabot. Le volant est toujours une trouvaille immédiate, le jeu du besoin et de la rencontre. Les pédales sont deux vieilles semelles. Quelquefois un cadre de bois porte un morceau de toile grossière. Le vent alors aide à la marche. C'est avec cela que le brave homme rend aux lames ébréchées leur clair et leur chantant...

On rencontre sur les routes de France, où rôdent les accessoires de vieux contes, une machine roulante que la tradition et un long usage rendent vénérable. C'est la voiture du repasseur. La pierre meulière à beaucoup servi. L'eau qui la baigne est dans un sabot. Le volant est toujours une trouvaille immédiate, le jeu du besoin et de la rencontre. Les pédales sont deux vieilles semelles. Quelquefois un cadre de bois porte un morceau de toile grossière. Le vent alors aide à la marche. C'est avec cela que le brave homme rend aux lames ébréchées leur clair et leur chantant...

On rencontre sur les routes de France, où rôdent les accessoires de vieux contes, une machine roulante que la tradition et un long usage rendent vénérable. C'est la voiture du repasseur. La pierre meulière à beaucoup servi. L'eau qui la baigne est dans un sabot. Le volant est toujours une trouvaille immédiate, le jeu du besoin et de la rencontre. Les pédales sont deux vieilles semelles. Quelquefois un cadre de bois porte un morceau de toile grossière. Le vent alors aide à la marche. C'est avec cela que le brave homme rend aux lames ébréchées leur clair et leur chantant...

On rencontre sur les routes de France, où rôdent les accessoires de vieux contes, une machine roulante que la tradition et un long usage rendent vénérable. C'est la voiture du repasseur. La pierre meulière à beaucoup servi. L'eau qui la baigne est dans un sabot. Le volant est toujours une trouvaille immédiate, le jeu du besoin et de la rencontre. Les pédales sont deux vieilles semelles. Quelquefois un cadre de bois porte un morceau de toile grossière. Le vent alors aide à la marche. C'est avec cela que le brave homme rend aux lames ébréchées leur clair et leur chantant...

On rencontre sur les routes de France, où rôdent les accessoires de vieux contes, une machine roulante que la tradition et un long usage rendent vénérable. C'est la voiture du repasseur. La pierre meulière à beaucoup servi. L'eau qui la baigne est dans un sabot. Le volant est toujours une trouvaille immédiate, le jeu du besoin et de la rencontre. Les pédales sont deux vieilles semelles. Quelquefois un cadre de bois porte un morceau de toile grossière. Le vent alors aide à la marche. C'est avec cela que le brave homme rend aux lames ébréchées leur clair et leur chantant...

On rencontre sur les routes de France, où rôdent les accessoires de vieux contes, une machine roulante que la tradition et un long usage rendent vénérable. C'est la voiture du repasseur. La pierre meulière à beaucoup servi. L'eau qui la baigne est dans un sabot. Le volant est toujours une trouvaille immédiate, le jeu du besoin et de la rencontre. Les pédales sont deux vieilles semelles. Quelquefois un cadre de bois porte un morceau de toile grossière. Le vent alors aide à la marche. C'est avec cela que le brave homme rend aux lames ébréchées leur clair et leur chantant...

On rencontre sur les routes de France, où rôdent les accessoires de vieux contes, une machine roulante que la tradition et un long usage rendent vénérable. C'est la voiture du repasseur. La pierre meulière à beaucoup servi. L'eau qui la baigne est dans un sabot. Le volant est toujours une trouvaille immédiate, le jeu du besoin et de la rencontre. Les pédales sont deux vieilles semelles. Quelquefois un cadre de bois porte un morceau de toile grossière. Le vent alors aide à la marche. C'est avec cela que le brave homme rend aux lames ébréchées leur clair et leur chantant...

On rencontre sur les routes de France, où rôdent les accessoires de vieux contes, une machine roulante que la tradition et un long usage rendent vénérable. C'est la voiture du repasseur. La pierre meulière à beaucoup servi. L'eau qui la baigne est dans un sabot. Le volant est toujours une trouvaille immédiate, le jeu du besoin et de la rencontre. Les pédales sont deux vieilles semelles. Quelquefois un cadre de bois porte un morceau de toile grossière. Le vent alors aide à la marche. C'est avec cela que le brave homme rend aux lames ébréchées leur clair et leur chantant...

On rencontre sur les routes de France, où rôdent les accessoires de vieux contes, une machine roulante que la tradition et un long usage rendent vénérable. C'est la voiture du repasseur. La pierre meulière à beaucoup servi. L'eau qui la baigne est dans un sabot. Le volant est toujours une trouvaille immédiate, le jeu du besoin et de la rencontre. Les pédales sont deux vieilles semelles. Quelquefois un cadre de bois porte un morceau de toile grossière. Le vent alors aide à la marche. C'est avec cela que le brave homme rend aux lames ébréchées leur clair et leur chantant...

Pour l'ingéniosité, la durée, l'utilisation du hasard, le miracle de renouvellement, j'ai souvent comparé la France à cette voiture. On vus la confie, mon colonel; menez-la sur les routes chinoises, malgré les cahots et les heurts.

Au revoir, mon cher colonel! Ceux qui vous aiment vous accompagnent de leurs pensées et de leurs vœux.

LÉON DAUDET.

Pour l'ingéniosité, la durée, l'utilisation du hasard, le miracle de renouvellement, j'ai souvent comparé la France à cette voiture. On vus la confie, mon colonel; menez-la sur les routes chinoises, malgré les cahots et les heurts.

Au revoir, mon cher colonel! Ceux qui vous aiment vous accompagnent de leurs pensées et de leurs vœux.

LÉON DAUDET.

AMUSEMENTS.

Encore deux soirs, et les *Kids de Kelly* bouleront leurs malles et chercheront des horizons nouveaux. Ils auront passé huit jours à la Nouvelle-Orléans, y auront amusé bon nombre de gens, et battu monnaie. Hermann leur succédera sur la scène du Crescent, et lui aussi, attirera les foules. Hermann n'est pas un inconnu ici. Il vient tous les ans nous initier à ses tours nouveaux.

WEST END.

Le public a applaudi les artistes du West End hier soir avec un enthousiasme très grand, et c'était justice, car comédiens et musiciens ont rivalisé de talent. La direction du West End avait préparé un programme nouveau qui a été fort goûté.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Bureau fait étudier la mythologie à son fils. — Qu'on fait Minerve et Junon, interroge-t-elle, quand elles ont vu que Paris ne leur décorrait pas la pomme? — Le jeune Boireaux révéla un instant, puis: — Mais, papa, elles ont dû faire une sale poire!

Entre médecin et client. — Vous êtes-vous bien trouvé de votre séjour aux bains de mer? — J'ai eu la fièvre tout le temps. — Pas possible! — Rasseurez-vous, docteur: il s'agit de la fièvre du jeu!

La réponse de l'Allemagne. — Presse Associée. — Washington, 6 septembre. — La réponse de l'Allemagne à la proposition de la Russie de rappeler les troupes de Pékin a été communiquée aux autorités de Washington. Le gouvernement allemand juge nécessaire de maintenir ses troupes dans la capitale de la Chine.

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 6 septembre 1900. L'étage à 9 heures A. M.

STATIONS.	Hauteur au pied de la pile.	Niveau de la pile.	Tiges de la pile.	Niveau de la pile.	Changement dans les dénivelés.
St. Pauli	16	15	4.5	0.0	0.0
St. Louis	32	30	10.4	0.2	0.0
Cairo	64	43	11.4	0.0	0.0
Memphis	62	28	6.7	0.3	0.0
Haines	64	42	8.9	0.4	0.0
Victoria	64	43	8.9	0.4	0.0
St. Louis	16	15	4.5	0.0	0.0
St. Pauli	16	15	4.5	0.0	0.0
St. Louis	32	30	10.4	0.2	0.0
Cairo	64	43	11.4	0.0	0.0
Memphis	62	28	6.7	0.3	0.0
Haines	64	42	8.9	0.4	0.0
Victoria	64	43	8.9	0.4	0.0
St. Louis	16	15	4.5	0.0	0.0
St. Pauli	16	15	4.5	0.0	0.0
St. Louis	32	30	10.4	0.2	0.0
Cairo	64	43	11.4	0.0	0.0
Memphis	62	28	6.7	0.3	0.0
Haines	64	42	8.9	0.4	0.0
Victoria	64	43	8.9	0.4	0.0
St. Louis	16	15	4.5	0.0	0.0
St. Pauli	16	15	4.5	0.0	0.0
St. Louis	32	30	10.4	0.2	0.0
Cairo	64	43	11.4	0.0	0.0
Memphis	62	28	6.7	0.3	0.0
Haines	64	42	8.9	0.4	0.0
Victoria	64	43	8.9	0.4	0.0
St. Louis	16	15	4.5	0.0	0.0
St. Pauli	16	15	4.5	0.0	0.0
St. Louis	32	30	10.4	0.2	0.0
Cairo	64	43	11.4	0.0	0.0
Memphis	62	28	6.7	0.3	0.0
Haines	64	42	8.9	0.4	0.0
Victoria	64	43	8.9	0.4	0.0
St. Louis	16	15	4.5	0.0	0.0
St. Pauli	16	15	4.5	0.0	0.0
St. Louis	32	30	10.4	0.2	0.0
Cairo	64	43	11.4	0.0	0.0
Memphis	62	28	6.7	0.3	0.0
Haines	64	42	8.9	0.4	0.0
Victoria	64	43	8.9	0.4	0.0
St. Louis	16	15	4.5	0.0	0.0
St. Pauli	16	15	4.5	0.0	0.0
St. Louis	32	30	10.4	0.2	0.0
Cairo	64	43	11.4	0.0	0.0
Memphis	62	28	6.7	0.3	0.0
Haines	64	42	8.9	0.4	0.0
Victoria	64	43	8.9	0.4	0.0
St. Louis	16	15	4.5	0.0	0.0
St. Pauli	16	15	4.5	0.0	0.0
St. Louis	32	30	10.4	0.2	0.0
Cairo	64	43	11.4	0.0	0.0
Memphis	62	28	6.7	0.3	0.0